



HAL
open science

Vers une sémiotique de l'ironie contemporaine

Georges Molinié

► **To cite this version:**

Georges Molinié. Vers une sémiotique de l'ironie contemporaine. Les nouveaux cahiers franco-polonais, 2009, Ironie Contemporaine, 8, p. 25-27. hal-02175356

HAL Id: hal-02175356

<https://hal.sorbonne-universite.fr/hal-02175356>

Submitted on 5 Jul 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

GEORGES MOLINIÉ

Université de Paris-Sorbonne (Paris-IV)

VERS UNE SÉMIOTIQUE DE L'IRONIE CONTEMPORAINE

Dans cette ébauche de propos liminaires, je ne vais pas présenter un programme d'ensemble de sémiotique de l'ironie¹, sur quoi on a eu tant de fortes études ces dernières années, notamment dans les domaines rhétorique et littéraire. Je renvoie, pour les travaux présentés en langue française, et concernant justement le continent de ces deux domaines, à la plus vaste synthèse, celle de Pierre Schoentjes évidemment dans *Poétique de l'ironie*², et à la dernière contribution sectorielle, *Ironies entre dualité et duplicité*³, sans parler bien sûr de mes propres théorisations en rhétorique restreinte⁴.

Je voudrais me contenter de réfléchir sur une ou deux pistes.

En prenant au sérieux le titre du colloque, on pourrait se demander si l'ironie, pour quoi nous ferons donc semblant de savoir *a priori* et en gros ce que nous entendons par là, plutôt que de caractériser des postures sémio-langagières de tous ordres dans la culture contemporaine, et à l'égard desquelles on devrait décrypter diverses structurations rhétorico-communicationnelles à travers à la fois diverses praxis sociales et divers objets ou matériaux sémiotiques (verbaux, non-verbaux, ou mixtes), ne constituerait pas davantage notre contemporanéité même, comme contemporanéité, c'est-à-dire comme sensation de contemporanéité vécue.

Le changement par rapport à la tradition de l'ironie romantique serait à la fois quantitatif et qualitatif : il ne s'agirait pas seulement d'une pragmatique ironique de certains usages discursifs, génériques ou non génériques ; il ne s'agirait pas seulement non plus d'une pragmatique ironique généralisée à tout usage socio-discursif (comme par exemple la généralisation médiatique et *people* du discours citationnel, ce qui favorise manifestement une ironisation non moins

¹ *Sémiotique* au sens de réflexion sur tout système de production-réception de quelque valeur sociale que ce soit, à travers des langages, et modélisation des systèmes.

² Pierre Schoentjes, *Poétique de l'ironie*, Paris, Seuil « Points », 2001.

³ *Ironies entre dualité et duplicité*, textes réunis et présentés par Joëlle Gardes Tamine, Christine Mercandier et Vincent Vivès, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, 2007.

⁴ Dans lesquelles je me suis attaché à distinguer l'ironie, comme figure macrostructurale, de l'antiphrase, comme trope.

générale de l'ensemble de la communication sociale). On poserait, ce qui engage beaucoup plus considérablement, que fût vécu comme exclusif sentiment de contemporanéité, celui du contenu, du sens, de la valeur en soi ironiques, toute autre signification se trouvant par là-même disqualifiée comme vieillie, réactionnaire, mortelle, et finalement morte.

C'est le poids de l'historicité. Il est clair qu'on se trouve en présence des conséquences, ou du passage à la limite, à la fois de ce que l'on a appelé *l'ère du soupçon* et de la *métaphysique négative* d'Adorno. C'est-à-dire que l'on prend ainsi conscience de la durabilité des écroulements, de l'effectivité fondamentale des catastrophes, de la profondeur des ruines à l'issue des exterminations. Non seulement le cataclysme absolu et fondateur de la Shoah ; mais la prégnance continuée de l'empire des génocides qui ont marqué toute la seconde moitié du XX^e siècle (au Cambodge, en ex-Yougoslavie, au Rwanda), renouant avec l'initiale du même siècle (contre les Arméniens), et dégageant, avec les goulags et l'exploitation économique du post-colonialisme et du travail des enfants et des pauvres dans le capitalisme de la mondialisation, le seul panorama de ce siècle : le *tas d'ordure* qu'a élevé et que constitue la culture au sens occidental du mot, ses décombres, ses fumées et ses crimes.

Il aura fallu plus d'un demi-siècle d'extermination continuée, hantée depuis peu par la menace, à la violence et à l'intensité insoupçonnées, du terrorisme islamiste, pour que décidément l'atmosphère même de toute signification et de toute valeur humaines, dans quelque domaine et sous quelque modèle de pensée et de communication que ce soit, se découvre irrémédiablement ombrée d'un creux, d'une faille, d'une fissure, d'une glissade, d'un éboulement, d'un chavirement – d'une négativité ou d'une néantisation qui impliquent forcément l'idée que nous sommes, consciemment ou inconsciemment, englués dans un univers d'imposture. Et c'est cet univers d'imposture, devenu l'imposture comme univers, qui fait aussi la matière, l'objet, le devoir *être exprimé* par les diverses sémoses, du cercle le plus intime aux zones les plus socialement collectives.

Il est difficile alors de ne pas voir dans les diverses expériences de toutes les formes de l'art contemporain par exemple, justement comme contemporain⁵, y compris avec les schèmes de l'abjection, du rien, de *l'objet trouvé*, de l'infime anecdotique, l'affinité sémio-esthétique la plus immédiatement praticable vis-à-vis de cette mise à l'envers et de cet abîme mondains généralisés.

A ce stade quasiment post-kierkegaardien, on se trouve, on ne peut le nier, dans une impasse (au demeurant proprement sémiotique, ce qui ne fait pas une consolation).

⁵ On se reportera par exemple au livre de Marc Jimenez *L'esthétique contemporaine*, Paris, Klincksieck, 1999 ; plus particulièrement pour la littérature, on pensera aux romans de Bayon (*Les Animals*, 1990, ou *Les Pays immobiles*, 2005).

En effet, l'ironisme généralisé qui touche à la substance du contenu de toute portée de signification correspond, en termes de philosophie du langage, à une non moins extrême généralisation d'une sorte de nominalisme ravageur, et, en termes de philosophie tout court, à une sorte de nihilisme totalement tragique. C'est que, pour nous, la culture, c'est la vie : si réellement on découvre que la culture c'est un *tas d'ordure*, ce que la gangrène actuelle du tout-culturel (telle que la dénonce Michel Deguy) entraînerait à faire penser également, c'est la vie elle-même qui n'a plus de sens. À prendre au sérieux tout le raisonnement précédent, ne restent que deux solutions-limites possibles : le suicide ou le crime. C'est bien de cela qu'il s'agit. Et il ne suffit pas d'objecter la voie sacrée de la transcendance par le religieux, qui relève d'autre chose que de l'analyse purement rationnelle, ni l'instinct de survie qui se réfugie dans le pathétique et les (bons) sentiments : il faut prendre conscience et construire pour tenter un second retournement, une seconde distanciation, une seconde négation.

C'est sur l'éthique, comme dimension du respect de l'humain en tant que corps, en tant que le somatique incarne et emporte tout de l'humain comme résiduel humain (noétique : le ratio-conceptuel, pathétique : l'affectif, et thymique : le pulsionnel) que bute, ainsi que l'a bien montré Marc Dominicy dans les travaux de l'ULB, la généralisation, pourtant intellectuellement fascinante et contemporanément évidente, du nominalisme tendant à l'ironisme suprême, profond et logique du nihilisme. Il est légitime de redémarrer de la pulsion, du pulsionnel, du corps profond pour fonder la négation de la négation, c'est-à-dire la positivité lumineuse du sens. Mais cela suppose que l'on abandonne la nostalgie des oripeaux de l'ornement, de l'hypocrisie, du mensonge, de l'exploitation et du mépris, comme garants dépareillés d'un univers, d'un ordre, d'un *cosmos* réellement, historiquement ruiné. Si le langage verbal même, le *logos* surtout occidental a perdu, par sa criminalité instrumentale (on a pu rédiger une légalité nazie !) toute dignité, comme toute virginité, comme toute transparence – d'où l'inévitable posture ironique qui s'en est suivie – rien ne sert de lui refaire la même confiance, forcément irrémédiablement démentie par le cours mondain des choses (l'ironie nous colle à la peau). On devrait en revanche reconstruire sur une rhétorique de l'historicité incarnée, incorporée, somatisée, dans l'intimité partagée des relations libres et égales interhumaines, à ras l'humain, à ras la sensation, à ras la vie.